

FRÉDÉRIQUE HÉBRARD
CATHERINE VELLE FRANÇOIS VELLE

LE CHÂTEAU DES OLIVIER



UN GRAND ROMAN, UN SOUFFLE DE LIBERTÉ

Une saga familiale au cœur
de la campagne provençale

Le Château des Oliviers

Suivi de

Vingt ans après

FRÉDÉRIQUE HÉBRARD

CATHERINE VELLE FRANÇOIS VELLE

Le Château des Oliviers

Suivi de

Vingt ans après
La Belle Romaine

ROMAN



© Éditions Flammarion, 1993
© Éditions Flammarion, 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LE CHÂTEAU DES OLIVIERS

Cette histoire se déroule en grande partie à Châteauneuf-du-Pape pour célébrer la beauté de ce pays, et la gloire de ses vignes.

Mais l'anecdote est de pure imagination et toute ressemblance entre les personnages du *Château des Oliviers* et des gens vivants ou ayant vécu ne saurait être que l'effet du hasard.

I

Le Rhône soudain...

Elle avait oublié qu'il serait là, serré entre ses quais de pierre, non point prisonnier mais seulement de passage. Comme elle.

Elle a quitté Paris au matin menée par des pensées cruelles et la peur de la décision à prendre...

Changer sa vie. Rompre. Recommencer.

Et voilà qu'à la sortie des tunnels, en plein cœur de Lyon, elle retrouve le Fleuve-Roi en même temps que la lumière et la mémoire. Évadée des ténèbres elle tend la main vers les eaux comme une suppliante mais déjà un sourire éclaire son visage, elle n'est plus seule. Le Rhône va la conduire jusqu'à ses racines. Elle va le longer, le frôler, le traverser, le perdre, l'espérer, le rejoindre... Ils vont s'accompagner sur un chemin tracé depuis l'aube des temps. Même invisible il fera route avec elle. Même muet il sera son confident. Il roule, elle roule, chargés l'un et l'autre de peines anciennes, de chagrins récents. Et d'espérances.

Dans un regard elle lui a tout dit. Il a déjà répondu. Elle sait maintenant ce qu'elle doit faire.

Il roule, elle roule...

À Valence, là où la route côtoie le fleuve, la vue des premières tuiles romaines les fait pénétrer ensemble dans la terre promise.

Vignes, fruitiers, haies de cyprès, petits mas encadrés par les boules rondes de la lavande, le paysage change... alors Estelle guette la silhouette de l'éclaireur.

Un très vieil arbre tordu par les vents comme par des rhumatismes, un solitaire qui s'est aventuré aussi loin que possible de la Méditerranée. « Pas plus de vingt lieues », disait Mistral... Le vieil arbre a passé les bornes et s'est arrêté dans un champ de pierres où poussent des herbes enivrantes.

Estelle le voit de loin, ralentit, salue l'ancêtre et découvre qu'un compagnon l'a rejoint. Un petitou au feuillage grêle et pâle. Quel vent marin a soufflé assez fort sur cette graine afin de venir la semer aux pieds du patriarche ?

Petit arbre qui me souhaite la bienvenue, d'où viens-tu ? De chez moi, peut-être ? Peu importe, petit arbre, garde ton secret, toi qui es « l'âme éternellement renaissante » de cette terre. Toi qui es la Provence. Toi qui es l'Olivier.

Le Rhône poursuit sa course, Estelle poursuit la sienne. Elle a quitté l'autoroute à Orange. Elle a salué le Mur, laissé la ville romaine et le képi des légionnaires derrière elle et a roulé à travers une garrigue aux odeurs grecques avant d'arriver au milieu des vignes. La mer se retira du paysage il y a seulement cinquante millions d'années mais il fallut attendre la fin du Pliocène pour que le Rhône, premier vigneron, roule les

ronds galets morainiques, les marie aux ceps et que, de cette union, naisse un vin unique au monde.

ICI COMMENCE LE CÉLÈBRE VIGNOBLE DE
CHÂTEAUNEUF-DU-PAPE

Enfant, elle s'étonnait de ce partage d'une terre qui lui semblait être la même de chaque côté du panneau. Un jour elle demanda à son père de lui dire qui avait établi cette carte. Il lui répondit gravement que l'Esprit Fantastique, les follets et les farfadets en avaient tracé la frontière invisible une nuit d'été. L'idée de ce cadastre magique enchantait si fort la petite fille que, des années plus tard, elle fit le même récit à ses enfants.

« Tu crois aux fées ? » s'était écriée Philippine avec consternation.

« Tu crois aux fées ? » s'était esclaffé Antoine.

« Tu crois aux fées ! » s'était émerveillé Luc.

— C'est formidable une famille ! pense-t-elle tout haut.

Mais sa famille est-elle une vraie famille ? A-t-elle su transmettre aux siens ce qu'elle a reçu en héritage ? A-t-elle su être la mémoire ? Brusquement elle a envie de pleurer, comme ce matin en quittant Jérôme. Jérôme avec qui elle a rompu tout à l'heure, depuis une cabine de l'autoroute, très exactement à 15 h 23. Jérôme à qui elle avait dit : « Je pars pour réfléchir », alors qu'elle partait pour partir. Pour s'éloigner définitivement de lui, pour mettre de l'espace entre leurs deux existences, leurs deux corps.

Jérôme qui a compté pour elle pendant des années de sa vie et qu'elle ne quitte pas pour « quelqu'un » comme il le croit, mais pour se retrouver, elle.

Il va falloir annoncer tout ça à la famille, ce soir, pendant le pique-nique qui les rassemble tous les ans autour de la fontaine pour le début de juillet. Elle les entend déjà : « Où il est, Jérôme ? Il arrive quand, Jérôme ? Qu'est-ce que tu as fait de Jérôme ? »

Elle a bien le droit, à son âge, de faire ce qu'elle veut ! Non ? Depuis leur divorce, Rémy ne s'est pas gêné, lui, pour aller de fiancée en fiancée ! Combien déjà ? Cinq ? Six ? Autant que de sociétés... Mais comment en vouloir à Rémy ? Si leur mariage n'a pas été un succès leur divorce est un chef-d'œuvre, tout le monde le reconnaît. Et s'il n'avait pas été là, il y a trois ans, quand elle a eu le pépin avec les impôts fonciers, s'il n'avait pas racheté un tiers des terres, que serait-elle devenue ?

Les ruines du château qui fut celui des papes d'Avignon apparaissent sur le haut plateau de pierre... Estelle va vers elles. C'est un petit détour, mais elle veut prendre congé de son compagnon de voyage qui, lui, va poursuivre sa route jusqu'à la mer. Elle veut le remercier. Il brille, le Rhône, les bras étalés dans la vallée, sous un soleil qui lui donne des reflets d'étain, de plomb et d'or. De loin il semble immobile, figé dans l'éternité, mais rien ne lui échappe, ni le vol du martinet, ni l'agitation du castor, ni le baiser qu'Estelle envoie du haut de son rocher avant d'aller chez Romain, *Aux Primeurs des Papes*, chercher le

papeton d'aubergines, le cresseou et les allumettes d'anchois pour le pique-nique de ce soir.

— J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose ! a dit Amélie en voyant la voiture s'arrêter devant la porte de sa petite maison. Je me suis fait un sang d'encre !

Paroles rituelles que la vieille femme répète tous les ans quelle que soit l'heure où Estelle vient la chercher pour l'emmener aux Oliviers.

La valise à ses pieds, le chapeau quillé sur son chignon, Dieu sait depuis combien de temps elle attend, tricotant dans sa tête tous les cas de figure d'une catastrophe probable. Rassurée, elle prononce les autres paroles rituelles :

— Tu as encore maigri ! On te voit les os ! Puis elle ajoute, comme si elle jetait un sort : Je vais te remplumer, ma petite ! et Estelle éclate de rire, heureuse d'être encore, à son âge, la petite de quelqu'un.

— Et en quel honneur es-tu si en retard ? demande Amélie qui tient à la sévérité du rituel.

— J'ai voulu faire un détour pour embrasser le Rhône.

— Ah bon ! dit Amélie, pleinement rassurée par l'explication.

Soudain, comme elles sortent de Château-neuf, elle s'inquiète de l'absence de Jérôme. Estelle déteste mentir. Elle ment d'ailleurs assez mal. Et puis mentir à Amélie est au-dessus de ses forces, elle ouvre la bouche pour avouer la vérité ; mais l'aveu ne sera pas néces-

saire, Amélie vient de pousser un cri pathétique :

— Le pain !

— Je l'ai pris chez Romain, dit Estelle.

Elle ralentit, baisse sa vitre et s'engage à travers le premier cercle magique qui protège son domaine : la forêt antique. Au milieu des chênes verts, chênes blancs, chênes nains, lauriers de toutes feuilles, daladers et acacias, elle roule le plus doucement possible, un doigt sur la bouche pour qu'Amélie ne trouble pas les voix de la nature. Portées par la brise, des bouffées de thym, de romarin, de lavande et de fenouil se glissent dans la voiture, purificatrices. Dans les arbres, les cigales craquettent comme si récompense avait été offerte à la plus bruyante. L'ordre païen est retrouvé.

Quand les premières vignes apparaissent, Estelle ralentit encore.

— La vendange sera belle ! s'exclame Amélie qui ajoute, plus bas : Quel malheur...

Estelle ne répond pas à ce propos d'initée et le silence retombe sur la voiture qui roule au bord des vignes avant de s'engager dans la forêt sacrée où règne maintenant une seule essence : l'olivier.

Déjà Amélie sort la clef de son sac. Une énorme clef. De celles qui ouvrent les églises et les tombeaux. Elle la regarde tristement avant de dire :

— La semaine dernière, Samuel m'a conduite ici en voiture, pour aérer un peu... la maison sentait le renfermé comme si on avait oublié de l'ouvrir pendant cent ans ! J'ai eu honte...

— Honte ?

— Honte. Des fois je me dis : Amélie, tu devrais passer l'hiver aux Oliviers ! Mais que veux-tu, je suis peureuse !

— Tu ne crois pas que c'est moi, plutôt, qui devrais avoir honte ?

Amélie n'en revient pas :

— Tu te vois, l'hiver, vivre seule dans cette grande maison ? Même avec Blaïd dans les communs ?

Estelle sourit.

— Qui sait ?...

tandis que là-bas sur la terrasse, gardé par les trois platanes, le catalpa et l'arbre de Judée comme par des hommes liges, fermé, clos, aveugle, apparaît enfin le Château des Oliviers.



La maison fermée vit ses derniers instants de solitude et se prépare à sortir de la nuit, à accueillir les siens.

Craquements des parquets, soupirs du vent attardé depuis la fin de l'hiver dans de crissants rideaux fendus par le temps... Sans qu'une main vivante ne se soit posée sur elle, une porte s'ouvre lentement dans le noir...

Le noir est la couleur des maisons fermées et, dans la galerie aux portraits, les ancêtres sont nyctalopes et rien n'échappe à leurs regards perçants. Ni le mulot qui se croit chez lui et va devoir déloger, ni les oiseaux qui, par la blessure d'un volet, passent de la lumière aux ténèbres, amenant bruit et agitation dans le silence, ni le loir dodu que rien ne dérange et qui squatte le grenier à longueur d'année, dormant comme un bienheureux sur un coussin éventré.

Sagesse, la couleuvre, a déjà pris ses dispositions. À la première vibration de la clef dans la porte, elle partira en vacances, souplement, par le trou qui lui sert de chatière sous la pierre de l'évier. Elle passera l'été dans les éboulis de la source. Tranquille.

Les ancêtres, eux, ne sont pas tranquilles. Ils ont senti le danger comme la faune sent venir la tempête ou couvrir l'incendie dans la forêt.

Une fois de plus, la menace est sur les Oliviers. Une menace de mort. La destruction est programmée. Ils savent par qui. Ils savent pour quoi. Chacun voudrait crier, sonner le tocsin, prévenir Estelle. Mais ils n'ont pas plus de pouvoir que les dieux du foyer quand ils sentiraient le feu du ciel menacer le laraire de la villa des Mystères. Les ancêtres ne sont que de simples portraits. Des tableaux. Même pas de la très bonne peinture. Estelle les présente comme « des œuvres attachantes ». C'est tout dire. Elle les aime pourtant. Elle les adore. Elle les soigne, fait la guerre aux capricornes et autres prédateurs du bois, extermine le pou des poussières, redore à la feuille les cadres ternis. Elle leur parle. Mais elle ne peut entendre leurs messages muets.

Alors autour de Donna Bianca, la lointaine aïeule qui vint de Rome au ^{xiv}^e siècle pour épouser Gabriéu Laborie dis Óulivié, Seigneur de Sauveterre, la belle aïeule de quinze ans dont le cadre archaïque porte l'écu et la devise de la maison : *Semper Vigilans*, autour de Donna Bianca en sa robe immaculée, les ancêtres immobiles tremblent de peur.

La clef géante tourne dans la serrure...

Sagesse est déjà partie vers la source.

L'été entre dans la maison.

Son père disait qu'ils étaient là depuis toujours. Et qu'ils avaient toujours fait du vin et de l'huile.

— Papa, c'est quand « toujours » ? demandait la petite fille.

— « Toujours » c'est près de mille ans avant notre ère.

— Alors pourquoi les gens de « toujours » ils ont pas leur portrait comme Donna Bianca. Papa ?

Il riait.

— C'est déjà beau d'avoir un portrait de famille qui date du ^{xiv}^e siècle ! Et qui te dit qu'il n'y a pas sous la terre du domaine des ancêtres de pierre qui attendent qu'on les ramène à la lumière ?

— Et *Semper Vigilans*, ça veut dire quoi, Papa ?

— Intraduisible !

— Papa !...

— En tout cas, ça veut dire qu'il faut être sage ! concluait-il en la faisant sauter dans ses bras.

« Près de mille ans avant notre ère. »

Sans doute avait-il raison. Sans doute étaient-ils là depuis toujours, installés entre la vigne et l'olivier, serviteurs de cette terre avant d'en devenir les seigneurs. De qui avaient-ils reçu armes et privilèges ? De l'empereur du Saint-Empire ? Des papes d'Avignon ? Du prince d'Orange ? Du dernier roi de Provence ? Certainement pas du roi de France puisque Châteauneuf-Calcernier, dit du-Pape, ne devint français qu'avec la Révolution. Mais, la vague et la vigne ayant toujours fait bon ménage, la

situation particulière du Comtat n'empêcha point les mâles de la famille de servir la fleur de lys sur la mer. Il y a beaucoup de marins sur les murs et le plus beau, dans son uniforme d'enseigne de vaisseau, c'est Juste Laborie de Sauveterre. Compagnon du bailli de Suffren, il l'accompagna jusqu'aux Amériques pendant la guerre d'Indépendance et, quand il revint en 1783, les idées républicaines du Nouveau Monde l'avaient tellement séduit qu'il cessa de porter son titre, ne garda que le nom de Laborie, fit même partie de la Convention et finit guillotiné pour avoir refusé de voter la mort du roi. « Celui-là, dit Antoine, il a vraiment fait un parcours sans faute ! » Au milieu des marins et des vigneron, quelques visages de femmes. Eulalie, si pâle, beauté romantique. Elle porte à ses oreilles les arlésiennes de grenat en forme de grappes qu'Estelle sort pour les grandes occasions. L'œil farouche, Valentine, la féministe qui s'en alla seule en Angleterre pour soutenir Emmeline Pankhurst et connut les prisons de Sa Gracieuse Majesté. Son frère, Brutus, un colosse, qui fut médecin aux colonies et mourut des fièvres au Tonkin.

Après eux, un seul portrait. Alfonse. C'est lui qui fit du vin du domaine un des premiers crus de Châteauneuf. Mais Alfonse n'était pas seulement un vigneron de génie, il était poète et lettré. Il entreprit même de traduire *Mirèio* en latin puis y renonça à la satisfaction générale pour consacrer le reste de sa vie à la vigne, à la langue provençale et à quelques fouilles sauvages et stériles.

Dans un coin de la toile, on a peint la sainte Estelle¹ comme un blason d'or. C'est en souvenir de ce grand-père, mort bien avant sa naissance, qu'Estelle porte le prénom cher aux Félibres. L'étoile aux sept rayons l'a marquée comme un sceau. Pour toujours.

Après Alfonse, plus de tableaux. Personne n'a peint sa veuve, Roseline. Et personne n'a peint les parents d'Estelle. Quand un drame bouleverse une famille, qui songe à planter son cheval ?

Sur le mur vide l'histoire des Laborie semble s'être arrêtée.

— Maman ?

À la voix de ses fils, Estelle abandonne la compagnie des ancêtres pour courir jusqu'à la porte.

Luc et Antoine, à peine descendus de la deux-chevaux, ont déjà pris Amélie en main. Le premier lui tient le menton, le second lui pince la taille, ils l'embrassent dans le cou, la chatouillent... Elle répète : « Mais qu'ils sont bêtes !... Qu'ils sont bêtes ! » avec ravissement.

1. Sainte Estelle, vierge, fille du gouverneur romain de la ville de Saintes, convertie par saint Eutrope et martyrisée en Saintonge le 21 mai 98. Sainte Estelle a été choisie pour patronne par les Félibres, à cause de son nom symbolique et de la date de sa fête qui rappelle l'anniversaire de la fondation du Félibrige, le 21 mai 1854, à Font-Ségugne. Une étoile à sept rayons, l'*estello di sèt rai*, est devenue par suite l'emblème du Félibrige, et la réunion solennelle de cette association a lieu annuellement le jour de la Sainte-Estelle.

Trésor du Félibrige, Frédéric Mistral.

Elle se débat pour la forme, prête à se laisser torturer par les garçons à qui elle donna bibérons, fessées, bonbons quand ils étaient petits. La maison est à peine ouverte et déjà la maison est envahie, la maison déborde, quel bonheur ! Des paquets, des valises, des raquettes, des sacs informes sortent de la deux-chevaux, rejoignant le désordre raffiné d'Estelle devant les vases d'Anduze où fleurissent les lauriers-roses. Amélie profite de l'arrivée de leur mère pour échapper aux garçons et réclamer l'offrande de chacun. L'offrande rituelle que, depuis des années, tous apportent pour pique-niquer le soir des retrouvailles sur les degrés de la vieille fontaine de pierre qui, elle aussi, est frappée de la devise comme la bague que porte Estelle.

Semper Vigilans. Intraduisible.

Les offrandes sont maintenant posées sur la table de la cuisine.

— Vous vous souvenez, dit Amélie, joyeuse, de l'année où on a eu cinq saucissons et pas de pain ! Cette année ne sera pas comme ça !

— Pourquoi, demande Antoine, on a cinq pains et pas de saucisson ?

— Qu'ils sont bêtes ! répète Amélie en s'essuyant les yeux tandis que la sonnerie du téléphone retentit pour la première fois de la saison.

C'est Rémy. Il appelle de sa voiture pour annoncer qu'il arrive.

— Information destinée à nous faire dérouler le tapis rouge devant Carla ! dit Antoine en raccrochant.

— Carla ? s'étonne Estelle.

— La nouvelle fiancée de papa...

— Mais... Fabienne ?

— Elle n'a pas passé l'hiver, explique Luc avec philosophie.

Estelle et Amélie se regardent, inquiètes, au-dessus des victuailles.

— Et vous la connaissez, Carla ?

Pas du tout. Ils savent seulement qu'elle est italienne et qu'elle « fait l'actrice ».

— Pourvu qu'elle nous aime ! dit Estelle en touchant du bois.

— Jusqu'ici, elles nous ont toutes aimés, maman ! dit Luc, rassurant, en la prenant par le cou pour l'embrasser. Pourquoi veux-tu que ça change ?

— On va quand même un peu ranger avant qu'ils n'arrivent, histoire de faire bonne impression...

Trop tard. La voix de 300 chevaux DIN tournant à plein régime fait s'envoler tous les oiseaux du domaine. Rémy a dû téléphoner au moment où il entrait dans la forêt antique. Ils ont à peine le temps de sortir en courant que, déjà, la Ferrari débouche de l'allée et vient se ranger, écarlate et somptueuse, devant le déballage un peu pouilleux des garçons.

— Estelle !

— Rémy !

En les voyant si heureux de se retrouver, comment imaginer qu'ils ont divorcé il y a plus de huit ans.

Ah ! Rémy... Ses cachemires, son hâle, ses must... mais aujourd'hui, son must c'est la longue jeune femme souriante qui s'extrait de la Ferrari. Non seulement elle est ravissante, non seulement elle a vingt-neuf ans, mais ses yeux

débordent de charme et de chaleur. Elle saisit les mains d'Estelle qui vient au-devant d'elle.

— C'est tellement gentille que tu m'accueilles chez toi !

Puis elle reprend :

— Peut-être que je dis Vous ?

— Non, non ! proteste Estelle. Tu, tout de suite, c'est très bien. Je te souhaite la bienvenue *nella mia casa*, Carla !

« Ça y est, pense Antoine, les voilà amies d'enfance ! Il a quand même du bol, Papa ! Enfin, s'il y a une justice, j'espère que sa Traviata est aussi conne que belle ! »

Mais il n'en est pas sûr. La jeune femme regarde la maison en silence comme si elle retrouvait un être cher. Ses yeux vont de la façade décrépie, qu'un trait de sulfate zèbre de bleu là où s'accrocha jadis une vigne, passent par les volets disjoints avec leur fente en forme de cœur, montent jusqu'au toit de tuiles pâlies, reviennent sur la terrasse envahie de mauvaises herbes...

— Le Château des Oliviers... murmure-t-elle.

— Côté confort, dit Estelle, inquiète, j'espère que Rémy t'a prévenue que c'est plutôt...

— *Non importa...* ce que je vois c'est que, quand tu arrives ici, tu arrives *autrefois...* comme si tu avais traversé le temps.

Estelle regarde Rémy avec autant de gratitude que s'il venait de lui faire un cadeau. Parce que, d'accord, les autres fiancées les ont peut-être aimés, mais jusqu'ici aucune n'a vraiment compris pourquoi il était si attaché à la vieille baraque de sa femme. Tandis que Carla, à peine arrivée...

— Tu es ce que vous appelez une antiquaire ?

— Oui.

— J'adore ! J'adore tout ce qui est vieux !

— Merci ! dit Rémy avec bonne humeur, mais elles ne l'entendent pas, déjà complices, elles disparaissent dans la maison.

Antoine s'approche de son père :

— Dis donc, celle-là, tu l'as vraiment choisie pour faire plaisir à Maman !

— Je mentirais en prétendant que cet objectif a été mon seul critère mais j'étais sûr que ça marcherait entre elles.

Luc semble chaviré. À son tour, il lève les yeux sur la façade encore aveugle qui va bientôt ouvrir ses fenêtres.

— C'est si joli ce qu'elle a dit sur la traversée du temps... C'est vrai qu'ici c'est *autrefois*.

— Et combien de temps as-tu mis pour venir de Marseille à *autrefois* ? demande Antoine à son père.

— Une petite heure, dit Rémy, modeste comme s'il était venu à pied.

Amélie regarde Carla qui vide son troisième verre de Chateauneuf. Ça lui plaît de voir manger et boire une fille si jolie et si mince. Les autres fiancées étaient au régime et demandaient toujours s'il y avait de l'ail dans les plats. Comme si on pouvait faire de la cuisine sans ail ! Elles finissaient par se nourrir de poudres « goût fraise » ou « goût chocolat » délayées dans du lait écrémé. Celle-là, au moins, elle tient sa place à table. À table, c'est beaucoup dire. Pour le pique-nique, on s'assied autour de

la fontaine ou dans l'herbe, ni cuisine ni service, serviettes en papier, torchons à carreaux, assiettes en carton...

— Je crois que j'ai trop bu, dit Carla à Rémy qui remplit son verre une fois de plus.

— Fais-moi confiance, ce n'est pas fini !

— Tant mieux, dit Carla, parce qu'il est bon ! Qu'est-ce que vous devez en vendre !

— Non, dit Estelle. On n'a plus le droit.

— Plus le droit de vendre cette merveille ?

« Mon Dieu, pense Amélie, Rémy aurait dû la mettre au courant... »

— C'est une longue histoire, dit Estelle. Et pas très amusante, ajoute-t-elle avec un sourire.

Carla n'insiste pas. Le bruit du petit filet d'eau qui coule de la gueule du lion de pierre devient très présent dans le silence. Il fait encore jour sous le feuillage argenté des oliviers. Un vent léger apporte de la forêt antique une bouffée sucrée, et si les cigales se sont tues, les grillons se préparent à prendre le relais... À la lumière du soir, le Château prend des allures nobles qu'il n'a pas sous le soleil.

— Et ton affaire de *pin's* ? demande Estelle à Rémy. Ça marche ?

— Fini ! Je l'ai vendue en mars. Très bien, d'ailleurs ! Maintenant je m'occupe de l'Image Politique.

— De... quoi ?

— L'Image Politique. J'aide les hommes politiques à améliorer leur image et leur communication avec les citoyens.

Antoine éclate de rire.

— Vaste programme !

— Plus encore que tu ne l'imagines, dit Rémy. Je me doutais que c'était porteur comme créneau, mais pas à ce point-là. Ce qui m'amuse c'est que je travaille « toutes sensibilités confondues » comme ils disent. C'est ça qui fait la force de mon...

Il s'interrompt car le bruit fracassant d'un hélicoptère à basse altitude fait lever toutes les têtes autour de la fontaine. L'appareil semble jaillir de la forêt, passe au-dessus de la maison, accomplit une boucle et plonge derrière les communs.

— Il s'est posé chez nous !

Antoine est scandalisé. Tout le monde est debout. C'est la révolte. Quant à Amélie, si elle avait un fusil, elle tirerait sans sommation.

— Tu attends quelqu'un ? disent en même temps Estelle et Rémy.

Mais non, personne n'attend personne. D'ailleurs, très vite, l'hélicoptère monte en altitude, refait un tour sur les Oliviers, s'éloigne vers le nord et disparaît...

— Bon débarras, grogne Amélie avant de crier, extasiée : Philippine ! Ma petite !

Émergeant de derrière les communs, un jeune couple se dirige vers eux. Estelle, Rémy et Luc courent à leur rencontre. Amélie se précipite à la cuisine et Antoine reste auprès de Carla.

— Tu vas avoir la chance de faire la connaissance de l'élément distingué de la famille ! La polytechnicienne et le baron son époux forment un jeune couple brillant, promis à un avenir exceptionnel... ENA ! X ! Majors ! Dans la

botte ! Corpsards ! Cracs ! Cadors ! É-pa-tants !...

— J'ai rien compris, dit Carla. Ça doit être le vin...

Mais quand elle les voit de près, impeccables et lustrés, assis sur les marches au milieu de la famille, elle comprend. Ces deux-là ne sont pas des bohémiens comme les autres. Rémy, malgré son goût de *l'establishment*, du standing, de l'« image », est un marginal. De luxe, d'accord, mais d'abord un fou. Et c'est pour ça qu'elle l'aime. L'offrande du jeune couple, aussi élégante que lui, est un panier de chez *Prune et Parfait*. Somptueux. Mais au milieu des pape-tons en cartons d'aluminium et du gros pain de campagne posé sur un torchon, c'est lui qui fait tarte.

— Alors, maintenant la République vous hélicoptère ? demande Antoine à son beau-frère.

— Non, c'est juste un ami qui nous a déposés en passant.

— Tu fréquentes pas n'importe qui !

— Si vous saviez ce que la vue est belle de là-haut ! dit Philippine. Il faut absolument que tu voies ça, un jour, Maman !

Les deux femmes se ressemblent. Avec, chez la fille, quelque chose de strict, de militaire. Elle doit être superbe en uniforme.

— Tu défiles toujours le 14 Juillet ? s'inquiète sa mère.

— Bien sûr !

Elle est venue en coup de vent parce que Jean-Edmond a un dîner important demain soir, justement chez l'ami qui vient de les dépo-

ser, mais pour rien au monde elle ne manquerait la descente des Champs-Élysées. C'est un tel honneur...

— É-pa-tant ! dit Antoine.

Sa sœur le prend tendrement par le cou :

— Tu sais qu'il faut t'aimer pour te supporter !

— Et tu m'aimes ?

— Devine !... Comment va la B.D. ?

— Mal !

— Et toi ?

— Pire ! dit-il avec jubilation.

Philippine se souvient alors que Sophie l'a appelée le matin même et l'a chargée de dire à la famille qu'elle serait là pour les quatre-vingts ans de Samuel.

Brusquement concerné Antoine veut savoir si elle a dit quelque chose d'autre.

— Elle vous embrasse tous !

Il se rembrunit et trouve odieuse la conversation entre son père et Jean-Edmond. Il s'en fout pas mal que son beau-frère vienne d'être élu au Conseil général ! Il s'en fout encore plus qu'il soit question de le nommer président de la Commission des Travaux publics et des Routes ! Et qu'est-ce que ça peut lui faire qu'il se présente aux prochaines législatives ? Hein ?

Il est venu pour Sophie. Sophie qu'il aime.

Sophie qui les embrasse *tous* !

Il se verse rageusement un verre de vin, le vide d'un trait et déteste provisoirement tout le monde, Sophie surtout. Allons bon, qu'est-ce qui se passe encore ? Jean-Edmond retient Estelle qui s'est levée en disant qu'elle allait préparer leur chambre :

— C'est inutile, ma mère !

« Ma mère » ! Faut être taré pour s'exprimer comme ça à sept ans de l'an 2000 !

— Nous rentrons ce soir à la Nerthe, poursuit Jean-Edmond en regardant sa montre. D'ailleurs le chauffeur devrait déjà être là...

C'est vrai, ça ! Qu'est-ce qu'il fait le chauffeur ? À quoi pense-t-il, le chauffeur ?

Estelle est restée debout. Elle a l'air bizarre soudain... Elle va pas pleurer parce que le baron veut rentrer chez lui, quand même ? Pourquoi les regarde-t-elle tous en silence avant de demander d'une voix timide :

— Je peux profiter de ce que nous sommes réunis pour vous annoncer une nouvelle ?

Elle respire à fond puis se jette à l'eau :

— Jérôme et moi, c'est fini.

Personne ne bouge. Un scoop.

— J'ai rompu, précise-t-elle.

Elle est toujours debout devant eux et chacun devine ce que cet aveu lui coûte.

Rémy qui avait commencé à ouvrir une bouteille sursaute en entendant le bruit indécent du bouchon. Carla lui lance un regard noir. Antoine, qui se sent brusquement mieux, demande :

— Et comment il l'a pris ?

— Très mal. Il a dit que ça ne se passerait pas comme ça... qu'il allait tout... mettre en l'air...

Jean-Edmond est au supplice. Ma mère, est-il convenable de tenir de tels propos ? Voyons !... Et devant une étrangère, pour tout arranger !

— Mais il y a autre chose...

Les trois enfants la regardent en silence. Ce qui les bouleverse ce n'est pas l'idée de ne plus voir Jérôme, ça ils s'en passeront très bien, mais c'est l'air soudain fragile, adolescent, de leur mère.

— L'autre chose, c'est moi, dit-elle. Je veux changer d'existence.

On dirait une petite fille qui fait part de ses projets d'avenir à ses parents.

— Je voudrais... Oh ! c'est difficile ! mais, vous voyez, mon stand aux Puces, mon travail avec Jérôme... c'est vrai qu'il m'a appris mon métier et, ça, je ne l'oublierai jamais. C'était très... bien. Mais c'est fini. Maintenant j'ai besoin de faire quelque chose de plus... généreux que de vendre des aiguïères à de grosses veuves américaines. Je m'explique mal...

— Mais non ! Mais non ! disent-ils d'une seule voix qui la rassure et lui permet de dire le plus douloureux.

— Chaque fois que je reviens ici, je regrette que Papa n'ait pas eu un fils... Je pense à la vigne... (Elle se mord les lèvres pour ne pas pleurer.) C'est tellement triste ce qui nous est arrivé... Tu vois, Carla, tu as dit tout à l'heure quelque chose qui m'a aidée à y voir clair. Tu as dit : « Ici, c'est *autrefois*. » Cet *autrefois*, je veux le retrouver, le servir... Je ne sais pas encore comment... peut-être un musée ?... Je dis n'importe quoi !

Philippine a saisi la main de sa mère et y dépose un baiser. Maintenant tout à fait lucide, Antoine pose une question :

— Et ça date de quand ta rupture avec Jérôme ?

Amélie qui revenait avec des fromages s'en assied de saisissement.

— Ça date de cet après-midi, il était 15 heures 23.

Un silence plein de méditation tombe sur la famille, silence heureusement interrompu par des aboiements joyeux. Un gros chien, Nour, bâtard indéchiffrable, de ceux qui ont plein de poils sur les yeux et dans le cœur l'amour du genre humain, déboule sur eux, libérant soulagement et enthousiasme. Présenté à Carla comme « le plus beau chien du Vaucluse, y compris l'enclave de Valréas », il la démaquille d'un seul coup de langue, pleure de joie, se couche sur le dos, donne la patte, accepte héroïquement un fruit et court au-devant de son maître qui arrive, portant un plateau chargé des verres et de la bouilloire du thé à la menthe.

— Blaïd !

— C'est qui, Blaïd ? demande Carla à voix basse.

Blaïd c'est l'Algérien qui s'occupe de la vigne. Il ne connaît pas le goût du vin, il n'en boira jamais, mais il a le don. Il y a trente ans qu'il s'est enraciné dans cette terre et qu'il la sert. Il baise la main d'Estelle avant de l'embrasser quatre fois sur les joues.

— Je ne t'ai pas accueillie dans ta maison parce qu'on avait besoin de moi chez Fourcade, Madame Estelle. Je pouvais pas les laisser, une cuve fuyait...

— Tu as bien fait, Blaïd ! Tu vas bien ? Ton fils va bien ?

— Grâce à Dieu, Madame Estelle, je te remercie ! Et toi, tu vas bien ?

Le balancement des phrases, autre rituel de l'arrivée, rappelle les salutations en langue arabe. Après les personnes on passe à la terre. La vigne est magnifique, les oliviers aussi. Les gens qui sont venus ont dit qu'ils étaient très beaux...

— Les gens ? Qui ? demande Estelle.

— Les gens qui sont venus mesurer pour la mairie.

— Pour la mairie ?... Mais mesurer quoi ?

— Je n'ai pas très bien compris... Ils parlaient du niveau de l'eau.

— Du niveau de l'eau !... Mais quelle eau ?

— C'est ça que je n'ai pas compris, dit Blaïd en riant, mais toi, ils te le diront !

Estelle y compte bien.

— É-pa-tant !

Une longue voiture noire, style Monsieur le Ministre, arrive doucement par l'allée. Philippine vide son verre de thé, embrasse sa mère.

— Pense à moi pour le défilé, Maman !

— Promis !

Jean-Edmond baise la main d'Estelle.

— Ma mère, je compte sur vous le 14 au matin, à la Nerthe. J'aurai quelques amis, nous applaudirons Philippine ensemble.

— Avec joie !

Elle les regarde s'éloigner, accompagnés par Rémy et Luc.

— Mais pourquoi s'entête-t-il à m'appeler « ma mère » ? murmure-t-elle.

— *Guide des Bonnes Manières*, édition de 1909, chapitre VII, paragraphe 3, ligne 22 :

« Des rapports avec les beaux-parents », récite Antoine sur le même ton.

La voiture disparaît dans l'ombre.

Autour de la fontaine, on range les reliefs du pique-nique. Le chien aide avec appétit au nettoyage par le vide. On entend rire Carla et Amélie. Rémy et Antoine vont les rejoindre et Luc s'arrête auprès de sa mère qui semble pensive.

— Ça va, Maman ?

— Ça va.

— Tu sais, je voulais te dire... Ton idée de retrouver *autrefois*, je trouve ça formidable ! Et puis, ajoute-t-il timidement, toi aussi je te trouve formidable !

Ils reviennent vers la maison, bras dessus, bras dessous dans l'air léger.

Estelle ne trouve pas le sommeil et ne le cherche pas.

Elle est dans sa maison. Sa grosse vieille maison sans style, sa grosse vieille maison pleine de grâces.

La lumière de la lune se glisse par la fenêtre ouverte... Demain, si elle en a le temps, elle accrochera les rideaux de mousseline brodée. Ils devraient tenir encore une saison ou deux si elle fait bien attention en les repassant.

Elle lève la tête vers les indiennes du ciel de lit qui, elles, les pauvres, sont bien près de rendre l'âme... Normal, c'est l'arrière-grand-oncle Brutus qui les rapporta de Pondichéry avec du thé et des épices.

Elle regarde les photos sur sa table de chevet. Elle les devine plus qu'elle ne les voit. Elle les sait par cœur. Philippine en uniforme, Philippine en mariée. Les garçons tout petits, tout nus dans le bassin avec ce chien si brave qui s'appelait – va savoir pourquoi – Clemenceau. Papa et Maman, très beaux, se tenant par la main devant les vignes...

Elle a rompu avec Jérôme.

Cet acte prend effet à l'instant même dans cette chambre où elle a dormi avec lui, cette chambre où elle est maintenant seule comme une jeune fille.

Elle va quitter Paris, Saint-Ouen, son stand aux Puces, la vie qui fut la sienne pendant cinq ans, elle va revenir aux Oliviers et y installer boutique... Ce ne sera qu'un premier pas vers son rêve. Le Musée. Elle avait peur, tout à l'heure, quand elle leur a tout déballé. S'ils avaient ri, elle aurait eu très mal. Ils n'ont pas ri. Merci ! Je vous aime tant... Quelle joie quand Philippine et Jean-Edmond sont tombés du ciel ! Le jour où il cessera de l'appeler « ma mère », le bonheur sera parfait. Pauvre Jean-Edmond ! Estelle rit en revoyant son air consterné quand elle a parlé. Il a eu droit à tout, ce soir ! La rupture avec Jérôme, la nouvelle fiancée de Rémy !

Elle n'a pas assez dit à Rémy à quel point elle trouvait Carla charmante. Non, mieux que ça. Attachante.

L'été s'annonce bien malgré les larmes d'hier matin... C'est qu'il en a coulé de l'eau sous les ponts depuis qu'elle a rencontré le Fleuve-Roi... À propos d'eau qu'est-ce que c'est que ces gens qui sont venus prendre des mesures ? Il faudra qu'elle se renseigne à la mairie.

Le cri désespéré d'un nocturne la fait tressaillir. Cet appel sauvage rappelle que la nature entoure la vieille maison comme la mer entoure un phare. Pendant que les humains dorment, une vie obscure grouille autour des Oliviers avec ses frémissements, ses soupirs et ses lois.

Estelle se lève, va se pencher à son balcon...
Tout semble calme. Mais une créature indéchiffrable traverse la terrasse en rampant, un tumulte soudain tourmente l'arbre de Judée qui perd une pluie de feuilles... une grenouille donne son avis sans se gêner, d'une voix profonde, avant de plonger dans la pièce d'eau.

Et puis tout fait silence, tout se tait pour que, dans la pureté de la nuit, s'élève le chant du rossignol.

Ils furent bien inspirés, les papes d'Avignon, quand ils bâtirent sur le roc leur castel Gandolfo !

Châteauneuf est une fête.

Caves, caveaux, tonneaux, tonnelets, bouteilles à emporter, terrasses fraîches où s'attabler, la rue est une profession de foi. La vigne enserre le village et des flèches mènent les touristes vers les châteaux où, sous des voûtes obscures, on leur fera goûter le vin marqué de la tiare. Rentrés chez eux, à Paris, Brest, Strasbourg, Bruxelles ou Tōkyō, ils l'ouvriront pour célébrer fêtes et anniversaires. Ils l'offriront à ceux qui leur sont chers. Et dans un an, deux ans, dix ans... plus tard parfois, ils reviendront, fidèles au vin qu'aimait Mistral, au vin des Félibres, au seul vin qui mérite d'être bu quand on va chanter la *Coupo Santo*¹.

Estelle respire avec délices. L'odeur du Midi flotte dans l'air malgré la fraîcheur du matin.

Des jeunes qui ont grandi pétaradent devant la fontaine, des vieux qui se sont tassés somnolent

1. Chant composé par Frédéric Mistral, qui devint une sorte d'hymne provençal.

dans des flaques de soleil ; écarlates et monumentales, deux Danoises en short prennent des photos.

— Bonjour, Estelle Laborie !

C'est Jujube, l'innocent. Assis sur une borne il lui tend la main et sourit quand elle la serre.

— Salut, Jujube ! Tu as passé un bon hiver ?

— J'aime mieux l'été, répond-il. Je te vois !

Il est brave, Jujube, tout le monde l'aime. On dit même qu'il porte bonheur. Elle le connaît depuis toujours et se demande quel âge il peut avoir...

— Je savais que tu venais, Estelle Laborie. Et il ajoute en baissant la voix : Monsieur le Curé me l'a dit !

C'est vrai que Jules le laisse parfois balayer l'église et cirer les bancs pour lui faire gagner quelques sous. Malheureusement, Jujube a tendance à communier davantage avec le vin qu'avec le pain.

— Je l'ai vu ce matin, poursuit-il, il attendait le docteur pour faire sa partie de Bible !

Sa partie de Bible ! Seul un cœur pur comme celui de Jujube peut trouver une définition aussi juste ! Elle rit encore en montant la rue en pente rapide qui mène au presbytère, mais Romain, qui sert des anchois au sel à une vieillette ratatinée, la voit passer et l'appelle :

— Oh ! Estelle ! Viens un peu ici que je te montre un miracle !

Aux Primeurs des Papes, on voit les plus belles devantures de la région. Romain, le teint fleuri comme le verbe, est un esthète du légume, un virtuose de la graine et du fruit. On vient de loin en automne pour admirer ses

compositions de cèpes, mousses et châtaignes. Ses pyramides de poivrons, jaunes, rouges ou vertes, ses buissons de cardes, bettes, tétragones et céleris, ses citrouilles de conte de fées soulèvent l'admiration générale. D'ailleurs les Danoises gigantesques sont en train de mitrailler les guirlandes d'oignons violets et les tresses d'ail qui pendent du plafond comme les décorations d'un bal.

Le miracle annoncé par Romain est un cageot de tomates qu'on vient de lui livrer des bords du Rhône.

— Des non traitées ! précise-t-il. Fermes comme la poitrine de Vénus ! Tu risques rien, c'est pas des ravageuses d'entrailles comme il s'en vend dans des commerces sans moralité, c'est pour ça que je me suis permis de t'interpeller !

Estelle en prend trois kilos, vérifie que Romain n'a rien oublié de la commande qu'elle lui a faite hier ; ni la tarte à la courge, ni la brandade, ni les banons dans leur feuille, ni le pèbre d'ase poilu. Et surtout pas les melons ! Elle prendra le tout un peu plus tard avant de ramasser au car de midi les petits d'Amélie qui débarquent de Cassis pour les vacances.

— Mais c'est Estelle !

Une très jolie femme vient d'entrer dans la boutique. Mireille Bouvier. Madame le Maire de Châteauneuf. Elle regarde Estelle d'un œil à la fois acide et mielleux. Elle l'inspecte comme si elle cherchait l'erreur. La mèche rebelle, la maille qui file, l'étoile de sauce sur la robe blanche, l'accroc au corsage, le bouton

qui manque à la veste... et, plus raffiné encore, le bouton sur le nez.

Alors, pour le plaisir, Romain la prend à témoin :

— Tu trouves pas qu'elle est de plus en plus belle, notre Estelle ?

— Tu es venue retrouver tes Oliviers ? demande Mireille qui semble n'avoir rien entendu.

— Mes Oliviers et mes racines !

— Ah ! C'est joli ! Tu as toujours eu le sens des formules !

Ce comportement a cessé d'agacer Estelle depuis longtemps. Quand elles se sont connues, à la maternelle, Mireille était déjà comme ça. Toujours l'air d'en savoir plus que les autres, d'avoir une longueur d'avance dans le secret des dieux. Estelle lui tourne le dos et cueille un bouquet de coriandre dans le présentoir de la caisse.

— Bon, dit Mireille, les affaires de la commune m'appellent, je vous laisse... À propos, Romain, on ne t'a pas vu, hier, à la réunion extraordinaire... Dommage, on y a dit des choses intéressantes. Je compte sur toi pour le prochain conseil.

Avec un dernier regard plein de sous-entendus sur Estelle, elle s'en va vers la mairie, entre dans la tour et disparaît.

Romain la suit de l'œil.

— Les réunions extraordinaires, si elle croit que j'ai que ça à faire ! En pleine saison !...

Puis, de bonne humeur, il revient à Estelle :

— Vous êtes pas copines, Madame le Maire et toi, hein ?

Comme elle sourit sans répondre, il insiste :

— Même petitoune elle t'aimait pas ! Et je vais te dire : Mireille, toute « je sais tout » qu'elle est, si elle était pas veuve, elle serait pas maire... Je veux dire veuve du sénateur Bouvier !

— T'es pas macho, toi ! dit Estelle en lui tendant le bouquet de coriandre.

Puis elle s'en va et monte vite, heureuse, la rue en pente rapide pour aller voir la partie de Bible de Jules et Samuel.

On entend leurs voix depuis la rue. Naturellement ils s'engueulent. La *disputatio* bat son plein. À pas de loup, elle se glisse dans le jardin du presbytère et s'approche de la fenêtre ouverte pour les observer.

Jules Campredon et Élie Samuel, ses oncles à la mode du Comtat, ne remarquent même pas sa présence. Ils sont trop occupés.

Sur la grande table de bois une Bible en grec est ouverte devant Jules, une Bible en hébreu est ouverte devant Samuel. Depuis plus de quarante ans qu'ils se livrent à cet exercice œcuménique, ils savent par cœur chaque psaume de David, peuvent dire de mémoire chaque verset du Livre et réciter la postérité de Sem qui engendra Arpacsad, deux ans après le déluge, Arpacsad qui engendra Scébah, qui lui-même... etc. Mais où serait le plaisir de leurs parties de Bible sans le sel de l'exégèse ? Sans le piment de la controverse ? Après l'éclat qu'elle a entendu depuis la rue, Samuel poursuit sa traduction d'une voix contenue :

— *Tout l'or qui fut employé pour le sanctuaire était de l'or d'offrande, il fut de vingt-neuf talens...*

— Vingt-sept, dit Jules.

— Quoi vingt-sept ?

— Vingt-sept talens.

— *... de vingt-neuf talens et sept cent trente sicles*, poursuit Samuel en haussant les épaules.

— Sept cent trente-deux.

Samuel explose.

— D'où tu la sors cette Bible ? Tous les chiffres sont faux !

— C'est une Sainte Bible ! s'indigne Jules en la brandissant comme les Tables de la Loi.

— Elle est peut-être sainte mais elle est fâchée avec les chiffres !

Estelle éclate de rire et apparaît à la fenêtre.

— Allez ! Je vous fais un prix... on transige à vingt-huit talens et sept cent trente et un sicles ! Il vous va, mon jugement de Salomon ?

En la voyant, leur colère est tombée. Ils abandonnent même l'Exode (Ex. xxxviii, 24-25) pour aller au-devant d'elle et l'accueillir sur le seuil. Ils l'embrassent, la font asseoir, la trouvent maigrie, un peu pâle. Jules lui propose un doigt de carthagène, Samuel s'inquiète de savoir si elle mange assez et, s'il osait, le docteur, il lui prendrait le pouls et lui demanderait de tirer la langue. Tous deux sont désolés quand elle dit qu'elle ne reste pas. Elle ne fait que passer pour les embrasser et s'assurer qu'ils n'ont pas oublié que, ce soir, il y a fête aux Oliviers.

Oublié ! Ils lèvent les yeux au ciel.

— C'est comme si tu demandais au curé s'il n'a pas oublié la date de Noël ! dit Samuel.

Elle aussi les regarde, craignant de découvrir chez ses deux vieux amis la marque des petites misères de l'âge, la trace de la griffe du temps accentuée par un hiver de plus... Mais non, ils sont superbes. Elle se lève, les embrasse encore et, sur le seuil, se retourne :

— Dernière heure, j'oubliais ! Rémy a une nouvelle fiancée, et moi c'est fini avec Jérôme ! Bisou !

Ils la regardent sortir, interloqués. Puis ils vont se rasseoir en silence et Samuel reprend sa lecture :

— *L'airain de l'offrande fut de soixante et dix talents, et de deux mille quatre cents sicles...* Dis ! Hé ! Ho !... Jules, où es-tu ?

Jules est visiblement ailleurs, il referme la Bible grecque, croise les bras sur la table et demande :

— Ce Jérôme, tu le regrettes ?

— Pas plus que toi.

— Pour une fois on est d'accord !

— On est toujours d'accord pour Estelle.

Samuel ferme le Livre à son tour. La partie de Bible est finie pour aujourd'hui. Depuis sa naissance, Estelle est dans leur vie et dans leur cœur. Elle est l'enfant qu'ils n'ont pas eu, elle est la fille de Paul, elle est l'héritière de leurs souvenirs...

— Tu crois qu'un jour elle sera heureuse, Samuel ?

— Toi qui es un intime du Seigneur, demande-le-lui ! répond le docteur sur un ton bourru.

Mais quand Jules dit :

— Je le lui demande tous les jours,
il avoue, avec la même innocence :

— Eh bé, tu vois, moi aussi !

Carla a l'impression d'être la petite chèvre de Monsieur Seguin ! Amélie l'a emmenée cueillir du thym en bordure de la vigne et de la forêt, et rit de voir la jeune femme qui s'est mise à genoux sur la terre pour respirer les touffes parfumées.

— C'est la fête des lapins, cette farigoule ! Dans la garrigue comme dans la casserole ! J'en ramasse pour ma daube et mes aubergines, mais aussi pour l'infusion. C'est le régal de Sophie !

— Sophie ?

Sophie est la fille de la meilleure amie d'Estelle. Sa mère est morte quand elle avait six ans, peuchère. Un cancer... Son père s'est remarié et, comme il ne s'occupait guère de la petite, Estelle a pris le relais et on peut dire qu'elle l'a élevée. Comme les siens.

— Elle est avocate, dit Amélie avec fierté. D'ailleurs, on va la voir ce soir pour la fête. Vous comprenez, ici, elle est chez elle, c'est comme sa famille.

— Et vous, Amélie, vous êtes aussi de la famille ?

Amélie rit. Elle n'est pas de la famille, mais ça revient au même. C'est comme Sophie, comme les « oncles » d'Estelle, comme Blaïd et son fils.

— On est de la famille des Oliviers, dit-elle.

Carla casse une branchette couverte de fleurs et demande le nom français de cette plante.

— Romarin.

— *Rosmarino*.

— En provençal, on dit : « *roumanin* ». Et c'est une fleur généreuse qui vient quatre fois l'an !

Tout en parlant, cueillant, marchant, elles ont fait plus de chemin qu'elles ne le pensaient et sont arrivées dans une clairière dénudée où s'élève une maison abandonnée. Elle est encore debout, mais un amandier étale ses branches là où fut le toit, la porte n'est plus qu'un trou et la mandragore pousse entre les pierres.

— Oh ! la maison toute cassée ! Je vais voir ! dit Carla.

Mais Amélie la retient d'une main rude.

— Non !

Carla la regarde, surprise par cette violence soudaine. Amélie semble désespérée. Elle hésite à parler... puis, brusquement, prend sa décision.

— Allez, je vais tout vous dire !

Elles ont posé les paniers et se sont assises sur le tronc d'un grand pin abattu par la foudre au cours d'un orage d'été. Tant pis pour la cuisine, le fourneau attendra !

— Je suis arrivée chez les Laborie en 57, avec mon mari qui entrait comme régisseur du domaine. C'était juste après le drame...

— Le drame ?

— Hier, Estelle vous a dit qu'on n'avait plus le droit de vendre du vin. Quelqu'un l'avait trafiqué. Au début, on accusa son père, Monsieur Laborie. Mais c'était pas possible qu'un homme

comme lui ait mis du sucre dans son propre vin ! Des gens qui avaient la religion du Châteauneuf depuis qu'il existe ! C'était se tuer soi-même ! Ils ont fait l'enquête, et l'enquête prouva que c'était Dupastre, son régisseur d'alors, qui était le coupable. Pourquoi avait-il fait ça ? Ils étaient de grands amis, ils s'étaient connus au maquis. Et, après la guerre, comme il ne trouvait pas de travail, Paul Laborie l'avait engagé. Enfin, de fil en aiguille, il fallut bien reconnaître que c'était Dupastre. Ça l'a rendu fou d'être découvert ! Le jour où les gendarmes sont venus pour l'arrêter, il a pris le fusil, il a tué sa femme, sa fillette... et il s'est donné la mort.

Carla regarde la maison abandonnée avec effroi. Trois morts pour du sucre dans du vin ?...

— Dupastre avait un fils. Un garçon à peine plus âgé qu'Estelle. Les enfants avaient grandi ensemble, les deux doigts de la main... Le jour du meurtre on a cru que son père l'avait tué aussi. Il baignait dans son sang. Mais il vivait encore. Il paraît qu'on l'a sauvé... Je n'étais pas là, je ne me souviens que de ce qu'on m'a dit. Mais, le petit, on ne l'a jamais revu.

— Comment ça ?

— Il a été « placé ». Mais où ? Je me souviens d'Estelle quand je suis arrivée. C'était la petite fille la plus triste que j'aie jamais vue... Elle semblait toujours attendre quelqu'un qui ne venait pas. Il faut dire que la vie aux Oliviers n'était pas gaie. Les affaires marchaient mal, l'interdiction de vente qui aurait dû être levée depuis longtemps était toujours maintenue. Ça,

c'est ce sénateur Bouvier, un homme qui faisait la loi. Sa fortune est venue pendant la guerre, avec le marché noir. On aurait dit qu'il en voulait à ceux du maquis d'avoir fait leur devoir pendant qu'il faisait ses choux gras ! Sa veuve est maire de Châteauneuf maintenant. Ce ne sont pas des amis. Puis Monsieur Laborie a dû s'aliter... Il avait été déporté et avait ramené la tuberculose des camps.

Amélie se tait et se souvient. Elle avait souvent croisé Paul Laborie dans Châteauneuf avant de venir vivre aux Oliviers. Il était beau. Il était gai. Et puis c'était un héros. Le bonheur l'avait guéri, le malheur réveilla la maladie endormie. On le vit s'écrouler de chagrin. Il mourut à la veille des dix-sept ans d'Estelle, laissant derrière lui un honneur contesté, un vin frappé d'interdiction et plus de dettes que d'espérances.

— Mais il y a peut-être pire que toutes ces morts, tu vois...

Sans s'en rendre compte, maintenant qu'elle lui a tout dit, Amélie s'est mise à tutoyer Carla.

— Le pire c'est ce qui est arrivé à Estelle. Une malédiction était tombée sur elle. Et sur le domaine. Parce que ce petit garçon, elle ne l'a jamais oublié ! C'est comme si on lui avait coupé un morceau du cœur... Tiens, l'été dernier, en rangeant le grenier, j'ai retrouvé par hasard des vieux films de son enfance. Sans malice je les ai donnés à Antoine et à Luc pour qu'ils lui fassent la surprise. En fait de surprise, j'ai gagné le gros lot ! Si tu avais vu sa tête quand elle a reconnu le garçon sur l'écran ! Je m'en serais mordu les mains ! Après, elle m'a

dit : « Range ces films, Amélie, et que personne ne les trouve plus jamais ! »

Carla regarde une abeille qui se ravitaille sur le romarin. *Roumanin, rosmarino...* Quelque chose lui échappe. Pourquoi le vin n'a-t-il jamais été réhabilité au bout de tant d'années ?

— La méchanceté des hommes et la faiblesse des femmes ! dit Amélie, catégorique.

Un klaxon retentit et elle se lève, joyeuse.

— Ça, c'est Estelle qui ramène les petits ! Tu vas voir comme ils sont beaux, mon Marius et ma Magali !

Déjà elle court sur le chemin puis se retourne brusquement.

— Surtout, tu ne dis rien de ce que je t'ai raconté à Estelle ? Ça lui ferait peine !

Carla n'a aucune envie de faire peine à Estelle, elle jette un dernier regard à la maison abandonnée et voudrait soudoyer une sorcière pour conjurer le maléfice. Elle rattrape Amélie qui court comme une gamine et lui demande :

— Il s'appelait comment, le garçon ?

Amélie s'arrête, troublée, comme si elle allait prononcer un nom interdit et murmure, dans un souffle :

— Marceau.

Malgré la chaleur, malgré le refrain berceur des cigales, ils ont passé l'après-midi à préparer l'anniversaire de Samuel. Avec enthousiasme.

Même Rémy qui range pieusement la cave. Même les enfants. Même le chien.

Amélie s'est enfermée dans la cuisine. Estelle et Carla ont entrepris la toilette des ancêtres dans la galerie.

— Pourquoi « Donna » Bianca ? demande Carla en retirant un lambeau de toiles d'araignée du blason des Sauveterre.

Elle est ravie d'apprendre que Donna Bianca était romaine comme elle. Assise sur un escabeau bancal, le chiffon à poussière à la main, elle écoute la légende qu'on se transmet depuis des siècles dans la famille.

Gabriéu était très jaloux parce que Donna Bianca, son épouse, était amoureuse d'un autre.

— De qui ?

— Du Rhône, dit Estelle comme si elle parlait d'un voisin.

Cet amour d'une mortelle pour un dieu est loin de surprendre Carla et elle comprend parfaitement qu'un jour le fleuve soit venu cher-

cher son amante pour la soustraire au jaloux et l'installer comme une reine au fond des eaux.

— On dit qu'elle y est encore et qu'ils s'aiment toujours, conclut Estelle en essuyant délicatement les moustaches de Brutus.

— Bien sûr !

Carla a repris son travail. Elle époussette maintenant l'enseigne de vaisseau aux idées révolutionnaires et demande à Estelle de lui parler des « oncles » qui viennent ce soir.

Ce ne sont pas des oncles de sang mais des oncles de cœur.

— Pendant la guerre, ils étaient avec mon père au maquis du Ventoux. Le premier m'a baptisée, le second m'a vaccinée... Jules est curé de Châteauneuf, Samuel, le docteur, descend tout droit des juifs du Pape...

— Maman ! s'écrie Antoine qui passe avec Luc en portant d'énormes candélabres trouvés au grenier. Maman ! comment veux-tu qu'elle s'y retrouve ? Tu vas pas expliquer les papes d'Avignon à une actrice catholique, apostolique et romaine !

— Hé ! Ho ! s'indigne la jeune femme. Clément V, Benoît XII, Clément VI ! C'est pas parce que je fais l'actrice que je suis *analphabète* !

Estelle éclate de rire en voyant la tête de ses fils.

— K.O. debout ! dit Luc en s'inclinant.

Antoine ne dit rien. Une fois de plus il pense que son père a beaucoup de chance et qu'il aimerait bien tenir de lui...

Estelle a toujours le fou-rire.

— Rendre Antoine muet, Carla, ça c'est un tour de force !

— Muet, peut-être, réplique Antoine, mais : *Semper Vigilans* !

Les garçons s'en vont, candélabres à bout de bras comme à Versailles. Carla les suit des yeux.

— Et qu'est-ce qu'ils font... pour gagner la vie ?

— Antoine est auteur de bandes dessinées.

— Ça marche ?

— Pas du tout, hélas !...

— Et le petit ?

— Il entre en deuxième année à l'Université. Il veut être archéologue.

— C'est bien le fils de sa mère !

Cet enthousiasme frappe de plein fouet Rémy qui émerge de la cave aussi poussiéreux que les bouteilles qu'il ramène.

— Estelle, demande-t-il, la tête à ras du sol, explique-lui que je suis le père !

— Mais je sais, mon chéri, dit Carla en se penchant avec grâce pour l'embrasser. Je sais !

Puis elle les regarde tous les deux avec émotion et murmure :

— Vous êtes le plus magnifique divorce qu'on puisse rêver !

Plus tard, on a dressé sur la terrasse la longue table avec toutes ses rallonges. On a jeté sur elle une grande nappe blanche damassée et ses douze gigantesques serviettes, chacune brodée d'un « L » en son milieu. Du côté des assiettes – casse oblige – le Pichon d'Uzès alterne avec le vieux Moustiers et il ne reste

que trois fables de La Fontaine pour le dessert. Aucune importance puisqu'on a les rébus et les devinettes. Tout le monde connaît les réponses par cœur depuis trois générations, mais tout le monde fait semblant de les chercher et de les découvrir chaque fois qu'on les sort. On a posé les verres à l'envers et recouvert la table d'une vieille moustiquaire. À cause des oiseaux...

— Ils sont pas toujours convenables, a expliqué Magali.

— Et même jamais ! a ajouté Marius.

Magali et Marius.

Dernière touche au tableau. Sans la présence d'un enfant, il manquerait quelque chose aux Oliviers. Depuis leur naissance, les jumeaux sont « les petits ». Un jour, ils passeront le témoin aux enfants de Philippine, d'Antoine, de Luc. Leur père, fils d'Amélie, puis Salah, fils de Blaïd, ont été les « petits » en leur temps. Estelle regarde les jumeaux et pense douloureusement à deux enfants que la vie sépara... Des rires la ramènent de force ici et maintenant : Carla a demandé leur âge aux petits.

— Vingt-deux ans ! répondent-ils d'une seule voix avant de préciser : Onze chacun !

Nour remue la queue, l'air amusé comme s'il avait compris l'astuce. Lui aussi fait partie des pièces maîtresses du tableau. Comme le chat. Le chat qui est mort l'hiver dernier. Mais la maison en demande un autre. Et la maison l'aura. Ce matin, Estelle a surpris un éclair tigré, apeuré, qui disparaissait derrière les communs... Patience, le chat, lui aussi, va bientôt rejoindre le tableau.

Tout est prêt pour la fête.

Les personnages aussi qui stagnent sur la terrasse comme les héros d'une pièce avant le lever du rideau et, brusquement, se précipitent vers la voiture de Samuel amenant les deux « oncles ».

Jules a fait un superbe cadeau à Samuel. Il lui a donné une Bible. Une Bible qu'il n'avait pas, et ça, c'est un tour de force ! Parce que depuis qu'ils traquent de concert les Livres saints, ils ont laissé échapper peu de gibier valable, qu'il s'agisse des différentes éditions de la Vulgate, du Talmud de Babylone, de la *Desputoison du juyf et du crestien* ou des œuvres complètes de ce pauvre Abélard.

C'est la première fois que les jumeaux voient une Bible en hébreu.

— C'est joli, dit Magali, un doigt sur les caractères hébraïques, on dirait la vigne en hiver. Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? demande-t-elle en suivant une ligne de gauche à droite.

Samuel lui explique que ça se lit de droite à gauche.

— Comme le Coran, ajoute Blaïd plein de respect.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? insiste la petite fille.

Samuel traduit dans le silence :

— *Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme.*

Cette réponse à la question de l'enfant est si belle que Jules se demande si Samuel n'a pas un peu triché... Méfiant, il se penche sur le texte. Mais non ! Le doigt est posé sur le

Deutéronome vi, 5 ! Jules et Samuel échangent un regard.

— Il fallait que tu vérifies, homme de peu de foi ! Si tu crois que je ne t'ai pas vu !

— L'homme de peu de foi bat sa coulpe ! J'aurais dû me souvenir que l'innocence va toujours à l'essentiel !

Carla, qui vient de découvrir le muscat de Beaumes-de-Venise et contemple son verre avec gratitude, interrompt leur dialogue.

— Je voudrais partir jamais ! dit-elle à Jules avec une chaleur inversement proportionnelle à la longueur de sa jupe.

Elle les a d'abord pris l'un pour l'autre. Elle a dit : « Bonjour, Monsieur le Curé ! » au docteur et ça les a tous fait rire. « Je suis la nouvelle », a-t-elle ajouté pour s'excuser. Quelle aventure ! Dire que si elle n'avait pas tourné trois jours au château d'If l'année dernière, si elle n'avait pas accepté de présenter le film à Marseille quand il est sorti, si elle n'avait pas été assise à côté de Rémy au cours du dîner de gala... si, si, si... elle ne serait pas là ce soir, au milieu de cette famille si chaleureuse et si peu conformiste, auprès de cette maison qui les regarde maintenant de ses fenêtres grandes ouvertes, sur cette terrasse romantique... avec Rémy, en plein bonheur.

Un qui n'est pas en plein bonheur, c'est Antoine. Il semble nerveux, inquiet. Il n'arrête pas de regarder sa montre, de se tourner vers la forêt, guettant le bruit d'une voiture. Que fait Sophie ? Il va être neuf heures, et elle n'arrive toujours pas. Il a beau savoir qu'elle plaiderait à Aix aujourd'hui, qu'on est en plein mois de

juillet, qu'il y a du monde sur les routes, il s'affole. Et si elle avait eu un accident ? Et si elle avait décidé de ne pas venir ? Il compte si peu pour elle ! Sa mère qui le surveille du coin de l'œil vient glisser son bras sous le sien et le regard qu'il lui lance lui serre le cœur. C'est celui d'un tout petit garçon qui souffre et qui appelle au secours. Heureusement, une série de coups de klaxon annonce l'arrivée de la retardataire, tout le monde respire et se réjouit à l'idée de passer à table.

Sophie est une brune délicate, assez pâle, charmante. Elle semble fatiguée par le voyage.

— Je suis en retard, mais mon client est acquitté ! dit-elle en embrassant tout le monde à la ronde.

Antoine la retient contre lui, mais elle s'échappe en poussant un cri et court à sa voiture où elle a oublié le cadeau destiné à Samuel.

— Un parfum de gigolo, dit-elle, je savais que les autres s'inquiéteraient des nourritures spirituelles, alors j'ai fait fort dans le temporel !

Samuel remercie, défait le paquet, en sort un flacon, l'ouvre, le respire, met un peu de parfum derrière ses oreilles et en offre généreusement quelques gouttes à Jules.

— Ça va faire jaser tes paroissiennes quand tu les entendras en confession ! dit Luc.

— Si ça pouvait les faire venir à l'église, je m'oindrais de nard des pieds à la tête !

Les jumeaux éclatent de rire, ils sont déjà assis, la grande serviette autour du cou.

— Je m'oindrais de nard ! répète Marius, ravi.

Rémy pousse Carla devant lui, embarrassé. Il ne sait sous quelle rubrique la présenter à Sophie mais il a tort de s'inquiéter, la jeune avocate a tout de suite compris : c'est la nouvelle. Sacré Rémy !...

Amélie regarde la table pour s'assurer que rien ne manque, ni le pain, ni le vin, ni les marguerites d'anchois, ni les beignets d'épinards et de brandade, ni le pâté de grives du Ventoux... ni les olives !

— À Samuel ! dit Estelle, et chacun lève son verre de châteauneuf interdit et superbe, même les enfants à qui l'on a donné un doigt de vin. Et Blaïd lève son verre de Fruité orange, et remercie avec gratitude car tout le monde lui dit que son 89 est magnifique.¹

الله أكبر *

Le gâteau d'anniversaire est accueilli par des acclamations. Les quatre-vingts bougies perfectionnées donnent quelques soucis aux organisateurs, car si elles résistent au souffle du vent, elles résistent également au souffle de Samuel. Enfin, grâce aux efforts de toute l'assemblée, on en vient à bout et le docteur, selon une vieille habitude, coupe le gâteau comme il a toujours coupé les rôtis, volailles et gigots dans les repas des Oliviers.

C'est alors qu'Estelle demande le silence, parce que :

1. Dieu est grand !

— Il y a un dernier cadeau...

Le dernier cadeau, c'est celui de Marius et Magali qui se lèvent, blancs de peur, et annoncent qu'ils vont réciter une poésie.

— Ah ! Ça, c'est brave ! dit Samuel. Et quelle poésie ?

— *Amo de moun païs...*

— Du Mistral ! Vous avez bien choisi !

Le silence se fait autour de la table. Cette invocation à l'Âme de la Provence du premier chant de *Calendal*, ils la savent tous par cœur et pourraient tous la dire en même temps. Mais c'est si beau d'entendre, sous la lune et les étoiles, ces deux petites voix fraîches et mal assurées :

*Amo de longo renadivo
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endibes dins lou brut dou Rose e dou
Rousau !*

*Amo de séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patrio amo piouso,
T'apello ! Encarno-te dins mi vers prouvençau¹ !*

Certains n'ont pu résister jusqu'au bout et disent les deux derniers vers en même temps

1. Âme éternellement renaissante
Âme joyeuse et fière et vive,
Qui hennit dans le bruit du Rhône et de son vent !
Âme des bois pleins d'harmonie
Et des calanques pleines de soleil,
De la patrie âme pieuse,
Je t'appelle ! Incarne-toi dans mes vers provençaux.

que les enfants. Antoine profite de l'émotion générale pour prendre la main de Sophie, mais elle lui échappe pour applaudir la fin du poème tandis que Samuel embrasse les enfants et les félicite.

— C'est notre maîtresse, à Cassis, elle est très forte ! dit Marius.

— Grosse ? demande Luc.

— Non, mince ! Mais forte !

— ... en poésie, explique Magali avant de crier : Les étoiles filantes !

Aussitôt les têtes se renversent pour contempler le ciel. Estelle se lève et suit les jeunes sous la trouée des arbres. Elle voudrait tant, ce soir, accrocher un vœu à une étoile...

Tout le monde en voit, sauf elle...

Dans l'ombre, Antoine entoure Sophie de ses bras. Elle est légère contre lui.

— Tu as fait un vœu ? demande-t-il.

— Oui.

— On peut savoir ?

— Non.

— Tu veux savoir quel vœu j'ai fait, moi ?

Elle se dégage en plaisantant.

— Les vœux c'est secret, c'est comme le vote des citoyens !

— Il faut que je te parle, Sophie...

— Tout à l'heure, dit-elle gentiment. Je vais tenir compagnie à Samuel, regarde, il est tout seul !

Elle est déjà partie et va s'asseoir à la table auprès du héros de la fête, tandis que Magali demande, les mains en porte-voix :

— Mesdames les étoiles, faites que je sois majorette l'année prochaine !

Antoine allume une cigarette et la petite flamme danse sous les arbres.

Carla retient Rémy qui se lève pour aller chercher du vin. Elle lui dit à voix basse, grave :

— Il est amoureux, ton fils.

— Je sais, répond-il sur le même ton avant de se pencher pour lui dire à l'oreille : Son père aussi !

« Mais de quoi peuvent-ils bien parler ? » se demande Antoine qui regarde de loin Sophie et Samuel. Leurs visages seuls apparaissent dans le clair-obscur d'un halo de lumière. Ils semblent partager quelque chose d'essentiel. Il se sent exclu, rejeté. Il va auprès de Carla, à l'autre bout de la table, se verse un verre de vin, le boit d'un trait. S'en verse un autre.

Que ferait-il s'il savait ce que sait Samuel ? De tous ceux qui sont là et qui aiment Sophie, un seul connaît son secret. Samuel. C'est même lui qui, l'année dernière, l'a envoyée à son ami le professeur Dupré.

— Tu as eu tes résultats ? demande-t-il à mi-voix à la jeune femme.

Non. Elle devait les recevoir aujourd'hui mais le labo a voulu refaire une analyse.

— Comment te sens-tu ?

— Fatiguée, dit-elle avec un sourire. Le traitement est rude.

— Je sais.

Le vieux docteur pose une main sur la main délicate de Sophie et pense à Colette, sa mère, qu'il a soignée jusqu'au bout.

Les étoiles continuent de pleuvoir...

— Dire que, de ma vie, je n'ai jamais réussi à en voir une ! se désole Estelle qui est restée avec les petits.

Marius vient à son aide.

— Ça ne fait rien, moi j'en vois plein ! Qu'est-ce que tu lui demanderais si tu en voyais une ?

Estelle regarde autour d'elle la nuit parfumée ; elle entend les bruits de la nature et, bonheur visible, là-bas, autour de la grande table, sous les lampes, il y a ceux qu'elle aime...

Marius insiste :

— Alors, qu'est-ce qu'on lui demande, à l'étoile ?

— De veiller sur les Oliviers.

Surprendre le monde avant le lever du soleil à l'heure où l'air est bon à boire. Frais comme une source.

Estelle quitte la maison qui dort encore. Elle jette un regard à la table sur laquelle on a laissé les photophores et les candélabres. Une brise légère soulève la longue nappe blanche comme un jupon. Les oliviers frémissent doucement. Il va faire une chaleur torride et le petit filet d'eau ne coule plus que par intermittence de la gueule du lion de pierre.

Ce matin, Estelle fait son métier. Avec passion. Elle est antiquaire comme on est marin ou cosmonaute. Jusqu'au bout.

Elle va à L'Isle-sur-la-Sorgue à la pêche aux merveilles. Il faut arriver très tôt, sinon plus de merveilles ! Elle s'est couchée tard mais peu importe, elle aime les matins neufs ! Au moment où elle monte dans sa voiture, les cigales entament d'une seule voix l'ouverture de la journée.

Glaces baissées, elle roule en regardant le paysage comme si elle ne l'avait jamais vu.

Tiens, le Ventoux est là, ce matin ! Depuis son arrivée, il se cachait. Quand ça le prend, il peut disparaître plusieurs jours, entraînant parfois avec lui les dentelles de Montmirail et puis, soudain, le voilà de retour ! Plus volcan japonais que jamais, sa tête blanche s'inscrit ce matin dans un ciel outrageusement bleu. Il se tient très droit. Comme s'il voulait atteindre les quatre-vingt-huit mètres qui lui manquent pour en avoir deux mille.

Il y a peu de monde sur la route. Les touristes sont dans leurs lits, les agriculteurs sont dans leurs champs. Et Estelle l'antiquaire s'en va chez Fernand le brocanteur. Fernand, mine inépuisable pour ceux qui savent que les objets inanimés ont une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer.

Petite Venise de la brocante, L'Isle-sur-la-Sorgue s'éveille à peine quand elle arrive. Elle constate que beaucoup de volets sont encore baissés, que beaucoup de boutiques sont encore closes. Tant mieux, la chasse risque d'être fructueuse.

Fernand, pour l'apprécier, il faut le connaître. Sa boutique est une caverne encombrée où le balai est interdit de séjour, et sa recherche n'a rien de sélectif. Il ramasse, amasse, compile et rassemble. Le meilleur comme le pire. À vous de trier.

Au moment même où elle s'arrête devant chez lui, il remonte son rideau de fer.

Elle est la première et s'en réjouit.

Après les effusions de saison, elle le suit dans son antre. Il faut s'habituer à la demi-obscurité qui surprend après la lumière du matin. Fernand



10734

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI BLACKPRINT
le 19 mai 2024

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290400944
OTP L21EPLN003658-621674

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion